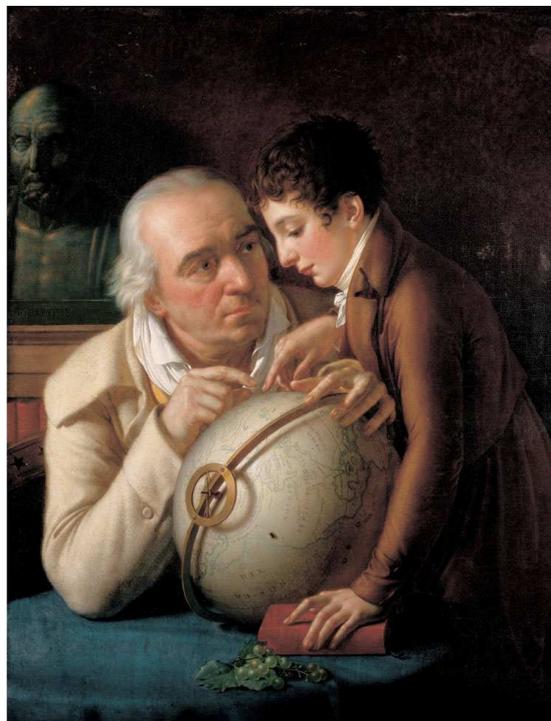


Cartes et usages des cartes. Pour une analyse historienne de sources géographiques

Le 6 décembre 2014

Salle Marc Bloch (17 rue de la Sorbonne 75005 Paris)
de 9h30 à 12h30



Anne-Louis GIRODET, *La Leçon de géographie*, 1803
© Musée Girodet de Montargis.

Coordinateurs : Grégoire BINOIS, Mustapha DJABELLAOUI, Marie DE RUGY et Jennifer VANZ

Introduction

Grégoire BINOIS, Mustapha DJABELLAOUI, Marie DE RUGY et Jennifer VANZ

Marie DE RUGY, *Cartographier les confins : les cartes des commissions de délimitation des frontières entre Chine, France et Grande-Bretagne à la fin du XIX^e siècle*

En contexte colonial, le besoin de cartes est omniprésent : la conquête, l'administration ou encore les travaux publics s'appuient sur ces représentations figurées du territoire.

Dès lors, la géographie a pu apparaître comme la science de l'impérialisme, et le pouvoir des cartes devenir une évidence : cartographier un territoire, c'est se l'approprier. Toutefois, ce postulat mérite d'être approfondi, notamment par une analyse des pratiques scientifiques sur le terrain et non pas seulement d'après les projections métropolitaines.

Le choix a été fait de se concentrer sur un exemple précis, celui des cartes de commissions de délimitation des frontières. Dès 1885, les Français cherchent à fixer leurs frontières avec la Chine, tandis que les Britanniques ne délimitent leur territoire que dans les dernières années du XIX^e siècle. Les commissions ainsi créées doivent apporter une confirmation empirique à la théorie diplomatique. Les documents géographiques qu'elles produisent, d'un type particulier (très grande échelle, sur une portion de territoire, de part et d'autre d'une ligne, avec un objet défini), permettent d'aborder différents aspects de la cartographie en situation coloniale. Elles renseignent d'abord sur l'insuffisance du texte pour établir une frontière – telle qu'elle est décrite dans les traités diplomatiques, ou à travers les listes de toponymes sur place –, qui rend dès lors nécessaire le recours à une représentation figurée. Il faut alors s'intéresser aux conditions de production de ces cartes, aux pratiques de terrain, au processus qui a présidé à leur élaboration, ce qui conduit à une interrogation sur la nature de ces cartes, sur la définition qui en est donnée : qu'est-ce qui fait carte ? Les revendications des populations locales ou les dissensions entre membres des commissions mixtes, visibles dans les rapports écrits à l'administration coloniale, renvoient à des logiques territoriales diverses qu'il faut démêler. Enfin, elles sont une source essentielle pour étudier le lien entre la carte et le territoire : représenter une ligne sur une carte ne lui donne pas forcément d'existence propre, et il y a souvent une dichotomie entre la frontière représentée et la frontière vécue.

Grégoire BINOIS, *La cartographie militaire du XVIII^e siècle : une cartographie historique ?*

Les cartes militaires du XVIII^e siècle présentent un certain nombre d'informations de nature historique. Il est par exemple fréquent d'y trouver la mention de déplacements, de camps, de batailles ou de sièges. Cette omniprésence de l'histoire dans les descriptions spatiales invite à s'interroger sur la nature de cette cartographie militaire. Qu'y fait-on figurer et pourquoi ? Cette pratique cartographique se développe dans un monde militaire en pleine mutation. Alors que les rois, conscients du risque politique que représente leur présence aux armées, cherchent à diriger la guerre depuis Versailles, les théoriciens militaires tentent eux, dans la lignée de Vauban, de réduire la guerre en un système dont la maîtrise garantirait le succès des opérations. C'est justement pour répondre à cette double attente que se développe la cartographie militaire. En effet, en présentant concomitamment le terrain et les actions qui s'y sont déroulées, les cartes permettent à la Cour de suivre les opérations passées et de planifier les opérations futures. L'essor de la topographie accompagne donc la mise en place d'une « guerre de cabinet » favorisant le contrôle du politique sur la sphère militaire. De leur côté, les théoriciens trouvent dans cette cartographie historique des exemples permettant d'étudier l'influence du terrain sur les opérations. Pour eux, l'étude de la cartographie militaire concourt au développement de l'art de la guerre.

La cartographie, en tant que science des représentations spatiales, est donc un savoir extérieur au monde des armes, mais réinvesti et transformé par ce dernier pour en élaborer une pratique spécifique. Derrière la question du rapport au temps se joue en réalité la spécificité de la cartographie militaire ainsi que son intégration à l'art de la guerre.

Jennifer VANZ, *Le Maghreb des cartes marines : de l'image mentale d'un espace aux enjeux politiques et commerciaux*

Les cartes marines, qui existaient dès la fin du XII^e siècle, constituent, dans le contexte de l'expansion chrétienne en Méditerranée, des sources précieuses pour qui s'intéresse aux discours et aux représentations de l'espace du Maghreb médiéval. Aux trop rares mentions de cet espace dans les sources géographiques chrétiennes répond la richesse de l'iconographie déployée dans les cartes dites « nautico-géographiques » ou « historiées » qui, par les informations qu'elles fournissent sur l'intérieur des terres du Maghreb, permettent d'appréhender les modalités de représentation d'un espace hautement stratégique pour des puissances chrétiennes telles que la couronne d'Aragon ou les grandes cités maritimes italiennes. À travers l'utilisation et le choix de données issues de la géographie antique, (comme les toponymes ou des éléments de la géographie physique) qui rappellent la présence de la civilisation romaine sur cette terre désormais rattachée à l'Islam, mais aussi des informations fournies par des récits de voyageurs, de marins et de commerçants, les cartographes mettent en carte l'image mentale qu'ils se font de l'espace maghrébin. Cet espace, bien que connu, à la fois proche et lointain, autre et semblable, apparaît avant tout comme un espace qui constitue, pour des puissances méditerranéennes, non seulement un enjeu politique et commercial en tant que tel, mais aussi un espace intermédiaire obligé pour commercer avec l'Afrique subsaharienne. Les cartes marines, par l'usage de symboles conventionnels tels les vignettes urbaines, les pavillons, la représentation de personnages, de la faune et de la flore se font donc l'écho d'un ensemble d'intérêts à la fois politiques et commerciaux.

Mustapha DJABELLAOUI, *Des cartes du Ciel et de la Terre*

Les Mésopotamiens maîtrisent au moins depuis le III^e millénaire avant notre ère l'art de dresser des croquis cartographiques sur un support plat en argile, qu'ils accompagnent d'inscriptions en écriture cunéiforme. Ils montrent ainsi le souci d'établir une correspondance mathématique entre les points de la surface de référence et ceux d'une surface plane. Ils appliquent également aux phénomènes observables une réduction selon l'échelle choisie ; enfin, ils connaissent la codification puisqu'ils optent pour des symboles, voire des signes simples pour traduire les informations retenues. Toutefois ces cartes sont très peu nombreuses, au regard de l'importante documentation cunéiforme découverte au Proche-Orient, qui dépasse par exemple les 20 000 documents pour le seul site de Mari en Syrie. Une telle carence en documentation cartographique ne s'explique pas uniquement par le hasard des fouilles, ou par le recours à un support périssable. En effet, il existe quantité de documents sur argile, à une échelle plus grande, essentiellement des plans et des schémas, figurant des maisons, des fortifications, des palais ainsi que des quartiers d'habitations. Dans le cas présent, la maîtrise d'un savoir-faire cartographique ne signifie ni une production abondante ni une large diffusion de cartes. En d'autres termes, si les Mésopotamiens n'ont pas ressenti le besoin systématique de dresser des cartes, c'est avant tout parce qu'ils n'en avaient pas un usage géographique. Ils empruntent des itinéraires établis à partir de « feuilles de route ». Cette pratique s'impose comme une véritable alternative à la carte géographique.

Vraisemblablement, les cartes véhiculent une idéologie qui rappelle l'importance politique et religieuse des sites représentés. Elles figurent, le plus souvent, la partie méridionale de la Mésopotamie avec ses caractéristiques propres, comme les sites urbains, Babylone, Nippur ou Sippar, et elles s'attachent aussi à restituer les éléments physiques comme le fleuve Euphrate ou les montagnes du Zagros ; enfin, on y localise aussi des éléments tirés de la cosmogonie babylonienne, comme le pays du dragon, ou l'Océan primordial, lieu de la victoire du dieu Marduk contre l'entité d'Eaux-salées, la déesse Tiamat. Les cartes sont donc le résultat d'une production intellectuelle émanant de quelques organismes détenteurs du pouvoir et dépositaires du savoir au sein

desquels des scribes ont projeté un choix formulé et problématisé. Ces cartes relèvent de l'image et de la représentation, car elles ont été conçues comme « une médiation entre deux images mentales, celle de son producteur et celle qu'en conservera son spectateur après l'instant de la consultation » (Chr. Jacob, 1992).

Cette communication propose de s'interroger sur le rôle et l'usage des « cartes » en Mésopotamie. Il est question de procéder à une analyse historique des « cartes mésopotamiennes », car à défaut de constituer un outil géographique fiable, ces dernières fournissent des éléments précieux, utiles à l'historien. On s'intéresse aussi aux différents documents utilisés par les anciens pour se repérer, se situer et se déplacer dans leur environnement.

Conclusion : **Emmanuelle VAGNON**, Chargée de recherche (CNRS-UMR 8589-LAMOP)